

VALENTIN A. LANDRY, Editeur-Propriétaire.

VOL III

WEYMOUTH, N. E., JEUDI 4, SEPTEMBRE 1890.

ABONNEMENT: \$1.00 par An

NO 42

ADRESSES D'AFFAIRES.

THOS. J. BOURQUE, M. D. MÉDECIN-CHIRURGIEN, RICHIBOUCTOU, N.-B. F. GAUDET, M. D., MÉDECIN-CHIRURGIEN, METEGHAN, CO. DIGBY, N.-E. ROBERT E. HARRIS, AVOCAT ET PROCUREUR, NOTAIRE-PUBLIC, ET AGENT D'ASSURANCE. YARMOUTH, N.-E. E. H. ARMSTRONG, LL.B., AVOCAT, SOLICITEUR, NOTAIRE-PUBLIC, ETC. YARMOUTH, N.-E. FRANK JONES, B. A., AVOCAT, SOLICITEUR, NOTAIRE-PUBLIC, ETC. W. A. RUSSELL, AVOCAT, SOLICITEUR, NOTAIRE-PUBLIC, ETC. J. D. PHINNEY, A. B., AVOCAT, PROCUREUR ET NOTAIRE-PUBLIC. RICHIBOUCTOU, N.-B. L. N. BOURQUE, M. D., MÉDECIN-CHIRURGIEN. CHALONER'S DRUG STORE. DR. E. J. ELDERKIN, Médecin-Chirurgien et ACCOUCHEUR.

HOTELS.

WELDON HOUSE, DORCHESTER, N. B. HOTEL YARMOUTH, MAIN STREET, YARMOUTH, N.-E. RESTAURANT DOUCET, MILL ST., PORTLAND, N.-B. HOTEL DU PEUPLE, BOUCTOUCHE, CO. DE KENT, N.-B. HOTEL RUSS, RUE CENTRALE, SUMMERSIDE, P. E. I. HOTEL LOMBARD, J. B. LOMBARD, PROPRIÉTAIRE. VICTORIA HOTEL, EDMUNDSTON, N.-B. KENT HOTEL, RICHIBOUCTOU, N.-B. PATRICK LARKINS & CO., MARCHANDS GÉNÉRAUX & COMMISSIONS. HARRIS & HORSFALL. LIBRAIRES, PAPETERIES, DROGUISTES, &c. Yarmouth, N. S. HARRIS & HORSFALL. E. B. CANN, Marchand-Tailleur. HARDES FAITES, Chapeaux et Casques. BAKER'S BLOCK, YARMOUTH, N.-E.

Common Sense

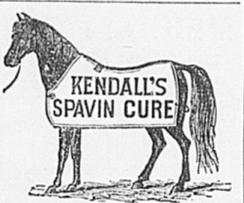
In the treatment of slight ailments would save a vast amount of sickness and misery. One of Ayer's Pills, taken after dinner, will assist Digestion; taken at night, will relieve Constipation; taken at any time, will correct Irritability of the Stomach and Bowels, stimulate the Liver, and cure Sick Headache. Ayer's Pills, as all know who use them, are a mild cathartic, pleasant to take, and always prompt and satisfactory in their results.

Cathartic

for myself and family." - J. T. Hess, Lehighville, Pa. "I have used Ayer's Pills in my family for seven or eight years. Whenever I have an attack of headache, to which I am very subject, I take a dose of Ayer's Pills and am always promptly relieved. I find them equally beneficial in children, and in my family, they are used for bilious complaints and other disturbances with such good effect that we rarely, if ever, have to call a physician."

Ayer's Pills,

PREPARED BY Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Sold by all Dealers in Medicine.



KENDALL'S SPAVIN CURE.

The Most Successful Remedy ever discovered. It is certain in its effect and does not blister. Head proof below. OFFICE OF CHARLES A. SYDNER, BROADWAY AND THIRTIETH ST. N.Y. N.Y. Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y. Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y. Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y. Dr. B. J. KENDALL CO., 100 N. BROADWAY, N.Y. N.Y.

MINARD'S LINIMENT

"KING OF PAIN." GUERIT des douleurs interne et externe. GUERIT des catarrhes, sonage musculaire, la contraction des muscles, guérit de l'indigestion, des coliques, des étourdissements de la tête, des maux de gorge, du cramp, de la dyspepsie, et toutes autres maladies de même nature.

Le Meilleur Remède Connu

Dans le Monde Contre les Maladies des Animaux. GUERIT des rhumatismes, des maux de gorge, du cramp, de la dyspepsie, et toutes autres maladies de même nature.

GRANDE BOUTEILLE!

REMEDE PUISSANT! DES PLUS ÉCONOMIQUES! Comme il ne coûte que 25 Cents. Les Pharmaciens et les marchands le disent leur meilleure médecine.

MEFIEZ VOUS DES IMITATIONS. Il y en a beaucoup sur le marché. Le véritable LINIMENT est préparé et revêtu de la signature de C. C. RICHARDS & CIE, 117 Yarmouth, N.-E.

BEST ON EARTH SURPRISE SOAP

The St. Croix Soap Mfg Co., St. Stephen, N. B. J. CHAMBERLAIN, ENTREPRENEUR DE POMES FUNÈRES 164 MILL STREET, ST. JEAN, N. B. Abonnez-vous immédiatement à L'ÉVANGÉLINE le seul journal français de la province.

AGRICULTURE.

Un commerce qui prend de l'extension - \$25,000 de framboises - des réflexions à ce sujet - Tendons vos demeures attractives - Un fait curieux. Dans une de mes dernières lettres j'ai parlé de l'importance qu'il y a pour le cultivateur de cultiver les fruits; aujourd'hui, je reviens sur le sujet. Ce qui m'y engage ce sont les détails intéressants qui suivent sur le commerce de framboises qui se fait actuellement à Saint-Jérôme. Ce commerce a pris, cette année, une extension extraordinaire. Depuis près de dix ans ce commerce a été florissant à cet endroit, d'année en année il a pris de l'importance. Du chiffre \$5,000, il est monté à \$10,000, à \$15,000 pour atteindre cette année à \$20,000, à \$25,000. Les framboises, cette année, sont en abondance, il n'y en a jamais tant eu, cependant elles se vendent aussi bien et même mieux qu'il y a dix ans.

Le vétérinaire de ce commerce, un jeune homme portant M. C. E. Laflamme, me dit qu'il s'expédie tous les jours en moyenne, à Montréal, de 2,500 à 3,000 seaux de framboises; il y en a assez pour charger tous les matins, pendant quatre semaines, deux chars et quelque fois trois. M. Laflamme, samedi dernier, a expédié à lui seul 1809 seaux de framboises!

Il venait de toutes les paroisses des cantons du Nord, il en arrive jusque de Saint-Jovite, qui se trouve à 51 milles de Saint-Jérôme. C'est une véritable providence pour les colons du Nord. Il y a beaucoup de familles de cultivateurs qui font cette année, rien qu'avec leurs framboises, de \$100 à \$150; beaucoup de cultivateurs dans le Nord ne récoltent guère plus avec leur grain. Quelle extension prendra ce commerce lorsque le chemin de fer du Nord sera construit! Et quelle richesse donnera aux colons ce petit fruit sauvage que plusieurs personnes seraient tentées de traiter d'insignifiant! Cependant, cette année, il répandra \$25,000 parmi les cultivateurs du Nord, et l'avenir nous dira ce qu'il pourra faire dans quelques années.

Ces lignes me portent à faire des réflexions suivantes dont je vous fais part, amis lecteurs. Si les framboises rapportent de si beaux bénéfices à l'état sauvage, que pourraient-elles rapporter si elles étaient cultivées? Certainement le double, peut-être le triple de ce qu'elles donnent aujourd'hui.

Ne vaudrait-il pas la peine d'essayer dans le Nord cette culture; puisque le fruit sauvage y vient si bien? Il y a certainement de l'argent à faire dans cette branche de culture, et un homme entreprenant et actif ne regretterait certainement pas de s'y être livré en grand.

Si les framboises à l'état sauvage paient si bien, les fraises, les framboises, les gadelles, les groseilles, les pommiers, les pruniers, les cerises, les casis, les abricots cultivés ne paieraient-elles pas? Certainement que la culture de ces fruits paierait beaucoup; bien mieux que la culture des grains à laquelle s'attachent obstinément certains cultivateurs routiniers qui n'entendent raison qu'au moment où ils seront complètement ruinés.

Cultivateurs suivez le progrès, soyez de votre temps, abandonnez la routine - cultivez bien et surtout cultivez les fruits en'autres les framboises et les fraises.

Pourquoi mes enfants n'aiment-ils pas l'état de cultivateur et laissent-ils le foyer paternel aussitôt qu'ils le peuvent! Demandant parfois certains cultivateurs. Je leur répondrai pour plusieurs raisons: parce que vous rendez la vie dure à vos enfants en exigeant d'eux beaucoup de travail sans leur donner aucun repos, aucune récréation. Parce que votre demeure, ses dépendances et leurs alentours sont loin d'être attractifs; qu'ils représentent l'image du désordre, au lieu d'être agréables et plaisants. Vos enfants ont plus d'esprit d'observation que vous ne le pensez, ils ne peuvent s'imaginer que le succès, la fortune puisse venir du désordre, de cette espèce de éric à bras qui les entoure continuellement.

Rendez votre maison attractive et vous garderez vos enfants avec vous. En premier lieu, faites-leur aimer votre foyer les élevant bien, en les traitant bien; ensuite en embellissant les alentours de votre demeure. Il en est de même à peu de planter de beaux arbres autour de votre maison qui donneront l'ombre dans les grandes chaleurs durant les moments de repos; il en coûte si peu de faire un jardin près de votre demeure et d'y planter des arbres fruitiers, quantité de fleurs, et de petits fruits. Toutes ces choses constituent les chaînes qui rattachent à la campagne et font de plus en plus aimer le foyer du cultivateur.

Voici un détail intéressant que je trouve dans le Country Gentleman, qui prouve combien il est nécessaire de donner du sel aux animaux de la ferme. Ce fait prouve aussi que l'appétit que ressent le bétail pour le sel est un besoin naturel qu'il faut satisfaire nécessairement. Les animaux sauvages, spécialement les ruminants, comme le chevreuil, le daim, le cerf parcourent des distances considérables pour lécher le sel en pierre qui se trouve à certains endroits à la surface du sol. Les chasseurs de profession connaissent bien ces endroits et c'est là qu'ils attendent pendant des heures, même des jours, la pièce qu'ils convoitent.

Les sources d'eau salées à Onondaga, E. U., étaient autrefois fort propres pour le chasseur de cerfs ou de chevreuils; ces animaux y venaient en nombre lécher les blocs de sel qui s'y trouvent à la surface du sol.

Il arriva qu'un jour un chasseur tira un coup de feu sur un cerf et ne réussit qu'à briser la moitié du bois de la bête au ras la tête; ce cerf ne fut, on le reconnut à sa blessure qui n'était pas encore guérie, fut tué quelques jours plus tard dans la vallée de Mokarsk à cent milles d'Onondaga. Il n'y a pas de doute que cet animal avait parcouru cette distance pour satisfaire le besoin pressant qu'il éprouvait pour le sel. - La Minerve.

Objet et importance de l'éducation physique. L'éducation physique a pour objet les soins à donner au corps pour l'entretenir dans un bon état de santé, et pour en développer et fortifier les membres et les organes. L'instituteur n'a pas proprement à s'occuper, à l'égard de ses élèves, des soins spéciaux du corps; c'est nécessairement à la famille à y pourvoir. Néanmoins il aurait grand tort de croire qu'il doit rester complètement étranger à leur éducation physique. Outre les mesures de salubrité qu'il doit prendre par lui-même à l'école, il a des précautions à exiger des enfants pour le temps qu'ils passent auprès de lui, des conseils généraux à leur donner, des directions à imprimer dans leurs jeux et à leurs exercices; sans compter les points si nombreux où l'éducation du corps touche à celle de l'éducation physique.

On sait que les marais sont constitués par la présence d'eaux stagnantes dans des espaces à pentes douces, dont les bords sont tout entourés et découverts par l'eau. Cette condition se rencontre fréquemment dans les pays où les étangs sont nombreux (comme dans les Dombes et la Brenne), ou bien dans les terrains incultes, à sous-sol imperméable, de nature argileuse, ne permettant pas l'écoulement des eaux courantes. C'est le cas de la Normandie, des Landes de Gascogne, etc. (A suivre)

EDUCATION.

ment le champs, au lieu de corrompre l'atmosphère des habitations. En un mot, il faudrait faire pénétrer l'esprit des paysans cette vérité élémentaire, que la propreté est la première condition de la santé, et qu'on peut y satisfaire bien facilement avec de l'eau et un peu de savon.

Malgré toutes les causes d'insalubrité que présentent les habitations rurales, la durée moyenne de la vie est un peu plus longue à la campagne qu'à la ville. Cela tient, en grande partie, au travail en plein air et à l'absence de surexcitation cérébrale et nerveuse. L'ouvrier, au sein d'une grande ville, participe, dans une certaine mesure, au mouvement qui l'entoure, et subit l'influence que ce mouvement a sur lui-même. Il devient nerveux par rapport à l'habitant des champs, dont la vie s'écoule dans une tranquillité monotone, qui laisse reposer l'esprit, et dont l'estomac est le premier à profiter.

On a remarqué aussi que la myopie est plus rare chez les paysans, parce qu'ils ont de plus vastes horizons que les citadins, et qu'ils usent modérément de la lecture et de l'écriture. La vue se conserve plus longtemps aussi chez les habitants des campagnes, ce qui tient sans doute à ce qu'ils ne travaillent presque jamais à la lumière artificielle.

Certaines causes spéciales entraînent pourtant des maladies des yeux chez les laborieux: on a souvent signalé, sous ce rapport, les effets nuisibles du vent, de la poussière, de la réverbération du soleil, et aussi les blessures du globe de l'œil par des tiges de céréales au moment de la moisson. Les suites de ces accidents peuvent faire perdre la vue; il faut donc recourir à temps aux soins d'un médecin.

On sait que les marais sont constitués par la présence d'eaux stagnantes dans des espaces à pentes douces, dont les bords sont tout entourés et découverts par l'eau. Cette condition se rencontre fréquemment dans les pays où les étangs sont nombreux (comme dans les Dombes et la Brenne), ou bien dans les terrains incultes, à sous-sol imperméable, de nature argileuse, ne permettant pas l'écoulement des eaux courantes. C'est le cas de la Normandie, des Landes de Gascogne, etc. (A suivre)

Le milieu dans lequel on vit, l'atmosphère, la digestion, ont une grande influence sur le rire. Les gens qui ont mal à l'estomac ne rient pas. Les gens qui ont la colique ne rient pas. Il faut se bien porter et être bon pour rire vraiment; les méchants ne rient pas, c'est leur nature. Le rire, qui, quoiqu'il soit de l'ordre du rire de l'individu, a son siège dans la tête; pas au sein, dans la tête; ceux qui jouissent d'une excellente constitution intellectuelle rient volontiers. Rire à se torturer n'est pas comode. Se torturer est pourtant l'état du monde entier, car le rire est hygiénique, radical et conservateur; il active les fonctions organiques, il rafraîchit le cerveau, il fait s'épanouir la rate, il donne du jeu aux côtes et au ventre, et, en somme, n'est pas désagréable aux reins.

Ceux qui poussent un ah! et puis c'est tout. Les gens qui rient aux larmes - de tous les côtés. Les gens qui ont la figure si convulsée qu'ils ressemblent à de vilains masques en caoutchouc. Ceux qui rient avec des hoquets joyeux rappelant les litanies d'un âne ravi.

Autant d'individus, autant de rires. Le rire, c'est l'homme, c'est la signature de son caractère, de sa santé. Le rire des centenaires diffère essentiellement du rire des nouveaux-nés. Ce qui fait rire et qui ne fera pas rire celui-là; et remarquez que le public se compose de personnes qui, séparément, ne rient pas pour les mêmes choses; réunies ces personnes, faites en le public, et elles vont rire ensemble, au même endroit, emportées, à la même seconde, dans la joyeuse communion du rire.

Dans le grand monde, pour qui sait regarder, le comique existe aussi très intense. Il est évident que les trop grandes manières exagérées font rire; regarder un monsieur supérieur de distinction ne pas parler du tout parce que c'est excessivement distingué de garder un silence profond en société; ou regarder parler un monsieur avec une bouche en dos de poule, sous prétexte que c'est tout à fait aristocratique de parler ainsi, excite le rire.

Un rire fin, charmant, est le rire que nous donne une comédie où se trouvent réunis: observation, esprit, caractères ou l'heureuse nature d'un auteur vraiment gai et délicat se manifeste presque à chaque que mot, où les scènes se développent brillamment dans un dialogue

qui pétile, où les personnages ne parlent que pour mettre en joie le public, et au milieu de ce rire d'une espèce si délicate l'intrigue se mêlant, s'enchevêtrant pour se dénouer au dénouement; le rire qui nous chatouille l'esprit, à l'audition de pièces qui nous montrent la vie tout enguirlandée de fleurs riantes!

Enfin, parmi les causes de maladies qui frappent le plus souvent l'habitant des campagnes, il faut placer le froid et l'humidité, contre lesquels il ne cherche pas à se garantir. Il est sans cesse exposé à la pluie, sans s'en préoccuper; et il garde sur lui, pendant des journées entières, des vêtements mouillés, sans s'inquiéter d'en changer.

Il faudrait, dit M. Proust, que les habitations fussent reconstruites d'après des principes rationnels, que des fontaines fussent établies dans tous les endroits qui manquent d'eau, que les fumiers fussent transportés au loin pour engraisser immédiatement

A DROITE ET À GAUCHE

Il s'est déclaré quelques cas de choléra près de Berlin. Lord Salisbury, en réponse au mémoire de la Porte, a déclaré que le temps n'est pas venu d'évacuer l'Égypte. Son Eminence le cardinal Lavigne est arrivé à Paris pour y préparer le congrès esclavagiste qui se réunira le 15 octobre. Le Pape a l'intention d'ouvrir à Rome un séminaire maronite pour l'éducation du jeune clergé de cette nation. Les conditions financières de cette institution sont presque assurées et le succès de l'œuvre n'est pas douteux.

Le premier ministre baron Lutz qui a tant combattu l'infériorité pontificale et qui vient d'être enfin vaincu, a fait sa soumission entre les mains de l'archevêque Antonius van Thoma, déclarant solennellement qu'il croyait tout ce qu'enseignait l'Église romaine. Les journaux du Japon disent que le choléra se répand dans tout le pays malgré les efforts du gouvernement pour enrayer ses progrès. Jusqu'à présent, il y a eu plus de deux mille cas dont plus de la moitié mortels. Il est certain que les Trappistes vont ouvrir une maison de leur ordre dans la province de Manitoba. On annonce aussi l'établissement probable des Chartreux dans le Nord-Ouest, près des montagnes Rocheuses, et la Colombie Anglaise.

On est sur le point de terminer la pose du câble sous-marin de l'île d'Anticosti. Un nommé Joseph McDonald, qui travaillait à bord de la "Crimoline", à sonder les deux bouts du câble a été blessé si gravement qu'on craint qu'il ne succombe. Le premier octobre M. Auguste Malouin, assistant greffier de la ville, doit conduire à l'autel Mlle Anais Letellier, fille de feu l'honorable Luc Letellier de St. Just. M. Horace Malouin, frère du premier, doit aussi épouser Mlle Jennie Thompson, le 22 octobre.

La superbe église de Ste-Germain de Bis a été complètement détruite par le feu ces jours derniers. On croit que l'explosion de la lampe du sanctuaire a été la cause de l'incendie. Les pertes sont parties couvertes par une assurance. Les pertes sont de \$10,000 environ, les assurances, de \$8,000. Les chanoines réguliers de St-Clair de prissent dans leur établissement des enfants qu'ils initient à leur genre de vie et qu'ils forment à la vie religieuse, quand ces enfants manifestent des signes de vocation. Dans ce but, Don Benoit amène avec lui, en France, deux enfants de St-Boniface, l'un, Antonin Dubuc, fils de l'hon. juge Dubuc, et l'autre, Auguste Bernier, fils de M. T. A. Bernier.

Léon XIII a suspendu, pendant quelques temps, les audiences, même celles des prélats et des préfets des congrégations. Non que le Pape soit indisposé comme le disaient, il y a quelques jours, les dépêches venues de Rome, mais il veut travailler librement. Chaque été dit l'Univers il a coutume de se retirer ainsi pour quelques temps. Le départ de l'expédition au pôle Nord organisée par le docteur norvégien Nansen est définitivement fixé au printemps de 1892. Le navire de forme spéciale qui portera des explorateurs sera commandé par l'antami docteur Nansen, M. Sverdrup, qui est actuellement dans l'océan glacial, où il s'initie à l'art dangereux de diriger un bâtiment à travers les glaçons.

D'après une dépêche reçue de Paris la police française aurait découvert le lieu où se réunissent secrètement les nihilistes russes, qui se sentaient trop surveillés dans la capitale. Un quinzaine de terroristes russes de Paris et de Genève étaient installés dans le village des Orches, près de Chamounix, au pied du Mont-Blanc. Il y a eu chez eux une descente de police et l'on fait des recherches, car on croit qu'ils ont eu à leur disposition des explosifs saisis aux perquisitions de Paris.

Les négociations entre le Saint-Siège et la Russie continuent, malgré le départ momentané de M. Isvolski, qui a fui pour quelques jours les chaudières de Rome. Un journal de Rome assure qu'une personne intermédiaire a communiqué au Vatican de nouvelles pièces concernant les affaires pendantes. Les pourparlers ne portent pas, pour le moment, sur des questions de personne et d'administration. La Russie ne veut absolument pas renoncer au droit de surveillance de communications des évêques avec Rome. Par la mort du cardinal Newman, Son Eminence le cardinal Mertel se trouve le doyen du sacré Collège. Il est âgé de 84 ans et demi. Viennent ensuite par ordre d'âge: Leurs Eminences Desprez, 83 ans; Canossa, 82; Serafini, 82; Manning 82; Sa Sainteté Léon XIII, 80; Benavides y Navarrete, 80 ans; Monesillo y Viso, 76; Paya y Rico, 79; Furstemberg, 78; Christophori, Bartoloni et Seimor, 77; Celestia, Mihalowitz et Place, 76; Bernadot et Haynald, 74; Bianchi, 73; Randi et Alimonda, 72; Theodoli, 71; et Tascere, 70.

Le Sacré Collège, comme ont vu, est bien fort de septuagénaires et même d'octogénaires.

CHACUN SENT SON MAL Blinks, consolant un ami dans l'infortune. - Que veux-tu, chacun doit avoir ses afflictions; nous en éprouvons-tous. Jinks. - Mais pas toi, toujours! Tu es heureux. Blinks. - Tu te trompes, mon cher; j'ai mon infortune aussi. Jinks. - Comment s'appelle-t-elle? Blinks. - Elisa.

J'ai une chose entre autres, l'épée à la main, disait le baron d'Hargnac, c'est ce que je la démente grièvement, et périlleusement à proportion.

COULEUR DE LA PEAU TROP FORTE PARTIE Elle était jeune et gentille, possédant un charmant bagou, et pour utiliser toutes ses qualités, elle s'était mise à vendre un de ces livres à convertir flamboyante et un titre alléchant. Elle avait jeté son dévolu sur une œuvre insipide que son auteur, digne des galères, avait intitulé: "Comment on devient bon." La première visite fut pour un de nos plus grands confrères de la grande presse montréalaise. Hélas! le pétrisseur d'opinion publique était occupé; le pays, le public et les typos, surtout les typos, attendaient sa prose. La dame dut revenir. C'est ainsi qu'elle fit plusieurs visites infructueuses. Cette insistance, l'ensemble chatoyant de la vendeuse offrant son livre tout plein de dorures, le titre lui-même, se fixèrent dans l'esprit de notre journaliste, qui, un beau soir, ne sachant que dire à son épouse, ou ne voulant pas lui dire ce qu'elle aurait dû savoir, lui parla de cet ouvrage. "Comment on devient bon."

Le lendemain notre vendeuse se présenta comme d'habitude, et fut reçue par la phrase suivante: "C'est bien, laissez votre livre, ce n'est pas que j'y tiens, mais ma femme désire savoir si l'ouvrage justifie le titre." Elle causa pendant longtemps, raconta une foule de choses qui n'avaient d'intérêt que pour lui, et finalement lorsque la vendeuse se retira avec les \$2.00, elle commença la vie intérieure de son client et l'adresse de la maison qu'il occupait à Lachine.

Notre homme rentra chez lui, comme d'habitude, sa journée finie. Soit négligence, soit pour choisir le moment opportun, il ne parla pas à sa femme de son employé. Il dina, mit ses pantalons, alluma sa pipe; lorsque, au milieu de cette période qui suit la digestion, et pendant laquelle les journalistes les moins prétentieux remanient la carte du monde, sa femme lui dit: "Mon ami, je suis fâchée de n'avoir envoyé la personne dont vous me parlez hier, elle est charmante, je lui ai acheté ce livre "Comment on devient bon." - Comment! ça n'est rien à vendre un ce matin; mais elle fait deux copies.... C'est un petit malheur, nous pourrions.... - Rien du tout; c'est une pure escroquerie et je vais la faire arrêter cette femme. J'ai juste le temps de la rattrapper à la gare, avant que le train pour Montréal ne reparte. Allez! bon, je suis en pantalons. Heureusement, voilà Bouleau qui va à la gare... Oh! là Bouleau, fais moi le plaisir de revenir à la gare jusqu'à ce que je lui aie parlé, la fille qui est venue vendre des livres à La-Chine aujourd'hui. Pourquoi? - Peu importe; dépêche-toi ou elle sera partie, par-lui, jusqu'à ce que j'arrive. Bouleau arrive juste au moment où la jolie vendeuse allait monter dans le wagon. - Pardon, dit-il, mais monsieur Palmarière désirerait vous parler. - Oui, je sais, il désire avoir un de mes livres, mais malheureusement il me faut partir, et je ne peux vendre qu'un comptant; le prix est de \$2.00. Bouleau rougit, comprit et échangea \$2.00 contre le célèbre ouvrage: "Comment on devient bon" uniquement pour obliger son ami. Le train sortait à peine de la gare de Lachine, que Palmarière y entra tout essoufflé. - Ne va pas si vite, lui cria Bouleau; j'ai ton affaire. Tiens je viens d'acheter pour toi "Comment on devient bon." - Et de trois... s'écria notre journaliste, en montrant le poing au train qui fuyait.

LE SAMEDI. CONTES ET PROVERBES PRÉOCCUPATION INUTILE M. Agacé. - Il y a deux jours que vous emplissez l'office de vos gémissements; c'est assommant à la fin! Vous devriez vous faire enlever votre dent, ce n'est pas si effrayant. Ne voyons, vous devriez avoir plus de nerf que cela. M. Malambouché. - C'est ce que je me dis depuis hier, mais voilà, c'est justement le nerf que j'ai pas. M. Agacé. - C'est une bêtise! Allez chez le dentiste, et je vous assure qu'il le trouvera bien le nerf, lui.



NOUVELLES LOCALES

Pour agir sur le foie et nettoyer les intestins aucune médecine n'est aussi efficace que les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Le nouvel indicateur du vapeur Weymouth et l'annonce de MM. John G. Hall & Co. de Boston, qui paraissent dans une autre colonne.

La golette Orongo, capitaine Pecker, est partie à l'est, vendredi dernier, des Grosses Coques pour Portland, où elle doit prendre un chargement de planches pour la Barbade.

Grosses Coques en avant. — M. Ambroise C. Melançon, du village des Grosses Coques nous écrit : J'ai un petit garçon, âgé de sept ans, qui pèse un poids de 125 livres. Qui peut le battre ?

Les dames du district de Plympton ont eu un *district Sociable* à la résidence de M. Ili. Trahan, la semaine dernière. Il a été réalisé à cette fête de famille la somme considérable de \$31.00 au profit de l'église de St. Croix. On aura encore plusieurs autres agréables amusements de ce genre pour la même fin louable.

Le *magasin* donné en grande vente dans la baie Ste Marie, et le *quarté* Dream, Capt Pratt, est sur les lieux pour protéger nos pêcheurs contre les seigneurs américains. Ce magasin est monté au Port de St-Jean, mardi avant-midi, pour l'expédition de charbon et en est reparti mercredi après midi.

Le tirage de la loterie du set de salon en peluche, au profit du Monument Sigmond, aura lieu le 13 du courant, à deux heures de l'après-midi, à la boutique de MM. Burke & Co. à Weymouth. Burke, sous la présidence de M. l'abbé Parker. On peut se procurer des billets jusqu'à l'heure du tirage. S'adresser à MM. Burke & Co. ou au bureau de l'Évangéline.

NAUFRAGE D'UN STEAMER. — Le steamer *Udun*, allant de St-Jean à Halifax avec un cargaison pour Londres, est parti du premier port mardi soir à cinq heures et a fait naufrage sur les rochers de la baie de Miramichi, le 27 du courant, par un épais brouillard, sur le récif de la Vache, à l'entrée du Grand Passage au nord de l'île de Cap-Breton. La perte est probablement totale. *L'Udun* est un splendide steamer de cinq ans seulement ; il mesure 275 pieds de long sur 35 de large et 23 de profondeur. Il a une force de 200 chevaux. Il avait été construit pour la compagnie de navigation d'Halifax pour voyager, avec le *Damaris*, entre le port et Londres et Boston. Ce steamer est devenu, il y a quelques années, la propriété de Christophe Farness et voyageait entre Londres et Halifax. On évalue ce steamer à environ \$125,000.

PERSONNEL. — M. et Mme A. A. Comeau, de la station de Petit-Ruisseau, étaient en cette ville, lundi. M. Comeau, qui est un charmant causeur et qui prend un vif intérêt à tout ce qui se rapporte à l'avancement de ses nationaux, nous a honoré d'une aimable visite.

M. et Mme Isaac LeBlanc, de la Pointe de l'Église, étaient en cette ville, samedi. M. LeBlanc est un instituteur de haute renommée, et les contribuables des Grosses Coques, ont eu le plaisir de le voir passer ce jour de ses services pour un an. Il a honoré nos bureaux d'une visite.

M. W. H. Dahlberg, propriétaire de l'hôtel Yarmouth, est venu passer quelques jours en cette ville.

M. et Mme Patrick McLaughlin et Mlle Annie McLaughlin, de Haverhill, Mass., sont en visite de quelques semaines à la Pointe de l'Église. Ils nous ont fait l'honneur d'une visite à nos bureaux.

M. J. F. Blagdon, de la banque des marchands d'Halifax, est arrivé en cette ville, lundi de la semaine dernière. Mme Blagdon est en visite ici depuis quelques semaines chez sa sœur, Mme Yve Chas. McC. Campbell.

LE WEYMOUTH. — Les quelques excursionnistes qui se sont rendus à la convention de Church Point par le vapeur "Weymouth", n'ont eu qu'à louer des bons procédés dont ils ont été l'objet de la part de la compagnie et des officiers du bateau. Ce vapeur, qui n'a été lancé que tout dernièrement, est fort bien aménagé quoiqu'il ne soit pas très grand : il a 105 tonneaux seulement. Il a de puissantes machines, un salon très propre, une salle à manger bien approvisionnée, des lits d'une propreté irréprochable. Les officiers sont d'une affabilité, d'une obligeance insurpassable. Le capt. Payson est un marin expérimenté ; le commis, M. German, est garçon aimable et courtois, et la maîtresse d'hôtel, Mme Lord, une aimable causeuse s'en est fait, remplit son rôle avec un tact qui fait l'admiration de tous ceux qui prennent passage dans le Weymouth.

ECHO DE LA IIIe CONVENTION

Discours du Président. En ouvrant la séance publique de la 3e convention nationale, Son Honneur le Juge Landry regrette de n'être pas en état de parler assez haut pour se faire entendre des plus éloignés de ceux qui se pressaient autour de l'étréole. Le voyage que j'ai fait et les travaux des commissions auxquelles j'ai pris part m'ont tellement épuisés, que je ne me sens pas à la hauteur de la circonstance, et je suis obligé d'en appeler à la bienveillance indulgente de ce nombreux auditoire. Quoiqu'il en soit, nous nous comptons cependant de quatre-vingts à cent délégués de l'île du Prince Édouard, du Cap-Breton et du Nouveau-Brunswick, ce qui, si vous voulez bien vous rappeler la distance qu'il leur a fallu franchir pour se rendre ici, vous montre que l'on s'intéresse vivement à ces conventions. Une convention nationale, c'est le peuple qui se réunit, par ses délégués, pour délibérer sur les questions et choses qui intéressent la nation, pour étudier sa situation, aviser aux moyens de l'améliorer en écartant les obstacles qui peuvent entraver son avancement dans la voie du progrès matériel, social et politique. Nous avons eu deux conventions déjà : la première à Moncton, en 1881, la deuxième à Miramichi, le 10 du Prince-Édouard, en 1884 ; et il était juste que la Nouvelle-Écosse ait son tour — c'est pourquoi cette belle paroisse de la belle Baie Sainte-Marie a été choisie pour notre troisième réunion générale en convention.

Les travaux de la convention devaient être préparés par des commissions ; ils l'ont été en partie, mais ils ne sont pas aussi complets qu'ils auraient dû l'être et qu'ils l'auraient été sans l'absence forcée du rapporteur de la commission de la colonisation. Mais avant d'aller plus loin, laissez-moi vous dire que nous avons une lettre de la première autorité de ce diocèse. L'éminent prélat qui préside aux destinées religieuses de la province ecclésiastique d'Halifax, Sa Grandeur Mgr l'archevêque O'Brien, a daigné, ne pouvant se rendre au milieu de nous, nous adresser quel ques paroles écrites dont je prie M. l'abbé Parker de bien vouloir nous donner lecture. (M. le curé de St-Bernard lit la lettre de Mgr O'Brien.) Notre habile et infatigable secrétaire voudra bien également nous faire part des lettres qu'il a reçues des personnes distinguées auxquelles nous avons adressé des invitations. (L'hon. sénateur Poirrier donne lecture des lettres de Mgr Hector Langevin, Sir A. P. Caron, l'hon. J. A. Chapleau, l'hon. W. Laurier, l'hon. Honoré Mercier, docteur E. H. Léger, M. P. C., et autres.)

Un mon tour, continue M. le président, il me reste à vous présenter les excuses de deux hommes éminents, de deux amis sincères de l'Acadie. Le Très-Révérend Père Lefebvre, dont le dévouement à la cause canadienne est connu et apprécié de tous, dont la maison d'éducation qu'il dirige avec tant de zèle et au prix de tant de sacrifices perpétués la mémoire au milieu des populations catholiques des provinces maritimes, le Très-Révérend Père Lefebvre n'a pu venir nous honorer et nous encourager de sa présence, sa santé ne le lui permettant point. M. l'abbé Richard, missionnaire de Rogersville, bon prêtre et grand patriote s'il en fut, que vous connaissez bien, en vous admirant, s'est trouvé dans l'impossibilité de prendre la part que nous lui avions assignée dans cette convention, mais si sa personne est absente, son cœur est avec nous. Au reste il nous a envoyé ses excuses et le rapport qu'il avait préparé. Vous avez le plaisir de les lire dans les journaux.

Nous sommes ici en convention pour plusieurs bons motifs. L'un de ces motifs, et ce n'est pas le moindre, c'est de nous affirmer devant nous concitoyens d'autre origine. Nous sommes assez forts, par le nombre et par l'intelligence pour prendre notre place au rang des nationalités qui se partagent ce grand pays du Canada qui s'étend d'un océan à l'autre. Et cette affirmation n'a rien qui puisse ou qui doive blesser nos voisins puisqu'ils eux-mêmes savent nous en donner l'exemple dans l'occasion. La position de l'Acadie de la Nouvelle-Écosse est la même que la nôtre au Nouveau-Brunswick. Elle est peut-être inférieure — non faite d'intelligence, de patriotisme, d'ambition légitime — mais sous le rapport de l'éducation. Nous avons, depuis plusieurs années, des avantages que vous n'avez pas encore ; des institutions d'enseignement où nous apprenons notre belle langue française tout en apprenant la langue anglaise, dont nous reconnaissons tout l'utilité, et les sciences nécessaires. — *(A suivre)*

AU CAP-BRETON

Un enfant de six ans, fils de M. Donald McRae, de South Side Boulangerie, s'est fatalement empoisonné, la semaine dernière, en mangeant des bleuets qu'il a cueillis dans le bois. Deux autres enfants de M. McRae qui avaient aussi mangé des bleuets ont été malades mais ils sont à présent rétablis.

La maison de M. Patrick Kelley, de North Sydney, a passé par les flammes, jeudi sur les sept heures du soir. Lorsque le feu s'est déclaré, il n'y avait personne à la maison. Malgré les efforts énergiques des pompiers on n'a pu réussir à maîtriser les flammes, cependant on a réussi à sauver une partie du meuble. La maison était en partie assurée.

Nous lisons dans le Halifax Chronicle : M. Jas. Quinn, des Reserve Mines, Sydney, est en visite en cette ville, où il est l'hôte du Col. T. Walsh. M. Quinn est le frère du Rev. John Quinn, de Sydney, un des plus vieux prêtres du pays. Il est âgé de 79 ans, et a 50 ans de prêtrise. L'abbé Quinn est à présent retiré du ministère actif. Durant sa longue carrière deux évêques et quatre archevêques ont gouverné le diocèse de Halifax. Il a servi dans son jeune âge la messe de Mgr Burke. Il est encore en bonne santé.

SUR LA COTE NORD

(LES ESCOUMAINS)

Quand la chaleur est trop forte et que les vents de juillet et d'août dessèchent les monts et les plaines, nous prenons la haute mer, à la recherche d'un endroit quelconque où les vents sont plus frais et les ardeurs du soleil moins suffoquantes. D'ailleurs, on a beau se sentir homme du monde, lancé dans les péripéties de la lutte pour la vie ; on a beau avoir connu les déboires et les rancœurs que l'on éprouve chaque jour où il nous faut combattre ici-bas, l'on ne se croit pas moins encore, au beau temps d'écouler, alors que nous avons des vacances à dissiper aux quatre vents du ciel et des jours heureux à jeter aux brises parfumées du fleuve et des îles enchanteuses.

Pour une fois encore, je me suis senti écolier. Aussi mettant de côté toute préoccupation, faisant trêve aux combats acharnés que les circonstances m'imposent, laissant mes amis, mes ennemis, face à face avec leurs actes, ayant tout le temps désirable de machiner et d'ourdir à leur aise, j'ai laissé le quaï embrayonné de l'île Verte pour un voyage de huit jours vers la côte nord. C'est le temps où jamais de dire mes impressions de chaque jour. On les lira sans fatigue, car tous les voyageurs, par nature, aiment à retrouver chez les autres les mêmes émotions éprouvées en face de cette grande et belle nature que l'on retrouve à chaque pas, lorsqu'on désertant la rive sud, on s'avance vers les Laurentides au nord.

Nous étions plusieurs à bord du petit vaisseau solide qui commandait et dirige avec tant d'habileté et de savoir, M. Marcellin Coté, qui ne se contenta pas d'être un marin, encore loup de mer, mais qui veut être encore un chasseur émérite sur la terre et sur l'onde amère. Homme probe, honnête, droit en toutes choses, qu'une injustice révoltait, il va son chemin sans broncher. Les criailleries d'où qu'elles viennent ne l'intimidaient pas et je le sais aussi ferme en face du danger lorsque l'ouragan assaillait un vaisseau, que je le trouve incbranlable dans ce qui croit être son devoir d'honnête homme et de citoyen.

Sous la rude croce du marin, que les ardeurs du soleil et du salin de la mer ont bronzé, but un cœur ardent et facile à émuover. Il nous contait qu'un soir, au large, alors que la mer était calme et leur petit navire ancré sûrement au port, son frère et lui se délectaient sous l'effort d'une insomnie inaccoutumée. Le grand air, la nourriture solide, le travail ardu font en sorte que sur la mer, le marin dort toujours d'un sommeil de plomb. Ce soir-là, le sommeil fuyait leur couche et c'était là un événement qui les surprenait tout à fait.

Et ce fut ainsi toute la nuit. Ils ressentaient comme une espèce de malaise incompréhensible ; c'était comme un fardeau de plomb qu'ils avaient à supporter sur la poitrine. Lorsque le jour parut, on s'empressa d'aller à terre pour y emplir leurs barils d'eau douce. Une personne de la côte sud s'avance au devant d'eux et leur dit : mauvaise nouvelle ! la terre ! Votre frère Joseph est entré ce matin ! Ce fut comme un coup de massue pour ces deux hommes robustes. On tourna les talons, le canot fut mis à la mer et on arriva à temps pour conduire à sa dernière demeure le frère qui nous avait laissé bien portant quelques jours antérieurs.

Et ! bien ce fardeau pesant, cette insomnie de toute une nuit, comment expliquer tout cela ! Je n'ai pas le temps de m'y arrêter, mais je sais bien que notre marin qui est un croyant, ne fait pas de ces avertissements qui passent et nous disent les grandes leçons de la nuit.

Mais je m'écarte de mon sujet. En route, donc, et consultons le cahier du bord, notre livre de loch. 28 JUILLET. La mer est belle et réflète dans toute son étendue la voûte azurée des cieux. Une brise légère et passe parfois, en ride la surface et disparaît au large, allant éveiller la voûte des goélettes vis-à-vis le port de Tadoussac. Nous aimions plus de vent, car du train que nous allions là, la nuit va venir jeter sur nous ses voiles assombrissantes que nous ayons atteint le terme de notre voyage.

Qu'importe, l'air est pur et fortifiant, les enfants sont paisibles un peu, le plus petit, à fond de cale mène sa petite vie douce au doux blement d'un agneau qui va finir ses jours sur la côte nord et la lune, à l'horizon, nous promet des émotions étranges, des sensations étranges, des jouissances intellectuelles incomparables.

Au détour du mât de misaine on entend des voix confuses. Ce n'est pas la plainte du mousse que la brise du soir apporte jusqu'à nous — la barre, ce sont les chuchotements, les bruits sourds, les accords mêlés de voix qui récitent le chapelet. C'est bien fait, car prior, c'est se souvenir et le souvenir c'est l'âme de la vie. D'ailleurs, épaves à la merci des flots, entre les abîmes de la mer et les profondeurs de l'immensité des airs, n'avons-nous pas besoin de lever les yeux là-haut pour demander aide et protection ?

Cette scène me rappelait "La prière à bord du navire" de Chateaubriand. J'en ressentais encore tout le charme profond et indéfini ; mes émotions d'ailleurs, à la lecture de ce roman, m'entraînaient, je les ressentais avec intensité, et je les savourais avec délice. Oh ! qu'il fait bon d'aller parfois s'abreuver à la source du passé, car on y puisse une jeunesse nouvelle qui donne au cœur et à l'âme aussi bien qu'à l'esprit une énergie, un regain de vitalité dont nous ressentons longtemps les salutaires influences.

Voici que la lune se lève, nous les pressentons à l'avance, car au sommet des Laurentides les arbres géants, les mélèzes odorants, les bouleaux superbes et les cèdres orgueilleux se nimbent de leurs doux feuilles qui font ressortir davantage l'ombre qui règne encore à leurs pieds. La voûte en plein ciel, inondant la côte nord et semant sur la mer ses rayons argentés. Quel spectacle sublime ! Comme l'homme est misérable en face de tant de merveilles ! Comme nous nous sentons petits et mesquins dans nos luttes sur ce grain de sable qu'on appelle la Terre, en présence de ce tableau sublime où l'artiste divin a jeté avec profusion et prodigalité les splendeurs d'apothéoses que nul

LE DU PRINCE-EDOUARD.

On a inauguré une nouvelle industrie sur l'île cette année : c'est l'exportation des framboises. Durant la semaine dernière il en a été expédié vingt-cinq quarts à Boston.

M. Joseph O. Arsenault, instituteur, et neveu de l'hon. J. O. Arsenault, a été nommé au poste qu'occupait M. McSwain, à l'école normale de Charlottetown. Nos félicitations à notre compatriote.

Le Rev. James Morrison, D. D., Ph. D., de St. Andrews, I. P. E., est arrivé sur l'île, mardi de la semaine dernière. Le révérend docteur a fait son cours théologique au collège de la Propagande, à Rome, où il a reçu ses degrés à la clôture de la dernière année académique de cette institution.

Un véritable cyclone, accompagné de tonnerre et d'éclairs et d'une pluie torrentielle, est passé sur une partie du nord du comté de Prince, il y a eu dimanche huit jours. L'ouragan venait du nord-ouest, et s'est abattu avec plus de sévérité dans les environs de Bloomfield et de l'ouest, soit sur une étendue de cinq miles de longueur, de sorte que les dégâts n'ont pas été considérables. Une grange a été renversée, le toit d'une maison emporté, une partie de la maison d'école démolie, et les clôtures et les arbres sur le passage du cyclone ont été renversés. Les récoltes n'ont pas été endommagées.

Les nouvelles qui nous arrivent de l'île St-Jean sont des plus encourageantes relativement à la moisson. Le blé semé de bonne heure est excellent dans toutes les parties de l'île. Les patates et les navets promettent un rendement énorme. La récolte de la baillarge sera aussi magnifique. L'avoine n'atteindra pas la moyenne.

Il devient de plus en plus apparent que la récolte des pommes sera presque nulle dans certaines parties de la province. Plusieurs cultivateurs des environs de Canning qui avaient l'habitude de vendre annuellement de 120 à 200 quarts de pommes en auront que 10 à 15 quarts cette année, et quelques uns pas du tout.

Un garçon de 16 ans, fils de M. James Hassett, de New-Tusket, s'est noyé, samedi, en se baignant dans la baie Mistake, à huit milles de Digby. On a trouvé son corps.

La construction des bâtiments est très active dans le comté de Cumberland. Il y a deux goélettes sur les chantiers aux Deux-Rivières, deux à l'Avocat Harbour. On en construit aussi à Vile Spencer, à Eathonyate, Wardis Brook, Balchford, Diligent et Brookville.

La mine de cuivre sur l'île Simpson, située dans la baie de Passamaquoddy, près d'Eastport, Maine, et appartenant à J. H. Jenkins et John F. Crowe d'Halifax, a été vendue à une compagnie américaine pour la somme de \$225,000. Une compagnie vient de former à Boston pour exploiter cette mine ; elle a un capital de \$1,000,000.

Trois marins de la frégate *Canada*, nommés Stewart, Taylor et Benckson, allèrent faire une promenade en chaloupe dans le bassin de Bedford, à Halifax, en juillet 1887, et l'on n'en avait pu de nouvelles depuis. Seulement on trouva sur le rivage une ou deux épaves de la chaloupe. On crut qu'ils avaient péri au milieu d'une tempête. Après un laps de temps de trois ans, on a trouvé la chaloupe. Des pêcheurs l'ont ramené à la surface de l'eau, et l'on a trouvé au fond de la chaloupe des morceaux de vêtement des infortunés marins.

Le capitaine Blinkhorn, de la goélette *Bessie*, est arrivé vendredi à Halifax de la Pointe Noire et raconte une triste histoire. Mercredi, il partit en compagnie de la goélette *Wave* de la Rivière-aux-Pommes. Pendant la tempête de la nuit les deux vaisseaux virent en collision, et furent ensuite séparés l'un de l'autre. La *Bessie* alla s'échouer sur le banc de la Pointe Noire. Les hommes de l'équipage gagnèrent le rivage sur des radeaux construits avec le bois qui se trouvait sur le pont.

La *Wave* donna contre un écueil à peu de distance et sombra. Tout le monde qui se trouvait à bord, y compris une fille du nom de Smith, se noya.

La fonderie de M. A. Robb et fils, à Anherst, et toutes ses dépendances avec leur contenu sont devenues la proie des flammes, jeudi sur les onze heures du soir. Environ une centaine d'hommes se trouvèrent sans emploi. Les édifices incendiés couvraient une étendue de 200 pieds carrés et étaient situés sur la rue Laplance, près de la traversée de l'Intercolonial. On n'a su aucune batterie, excepté la chambre de la bouilloire et les hangars où se trouvaient les patrons. On a pu sauver les livres et le mobilier du bureau.

Plusieurs chars appartenant à l'Intercolonial ont été en partie détruits, et une grande quantité de bois est devenue la proie des flammes. Les pertes sont évaluées à \$50,000 et les assurances s'élèvent à \$13,500.

Deux maisons appartenant à M. Bailey Palmer et à M. H. Handwright ont été complètement détruites ; on a pu sauver la plus grande partie de leur contenu. Le feu a pris en plusieurs endroits de la ville, mais on a réussi à l'éteindre avant que des dommages n'aient été causés.

Yarmouth. La première élection du maire et des conseillers de cette ville, d'après l'acte d'incorporation, doit avoir lieu ici mercredi 10 du courant. Les aspirants à la mairie sont MM. E. K. Spinney et J. J. Lovitt. Les noms des candidats conseillers ne sont pas encore connus.

LE DU PRINCE-EDOUARD.

On a inauguré une nouvelle industrie sur l'île cette année : c'est l'exportation des framboises. Durant la semaine dernière il en a été expédié vingt-cinq quarts à Boston.

M. Joseph O. Arsenault, instituteur, et neveu de l'hon. J. O. Arsenault, a été nommé au poste qu'occupait M. McSwain, à l'école normale de Charlottetown. Nos félicitations à notre compatriote.

Le Rev. James Morrison, D. D., Ph. D., de St. Andrews, I. P. E., est arrivé sur l'île, mardi de la semaine dernière. Le révérend docteur a fait son cours théologique au collège de la Propagande, à Rome, où il a reçu ses degrés à la clôture de la dernière année académique de cette institution.

Un véritable cyclone, accompagné de tonnerre et d'éclairs et d'une pluie torrentielle, est passé sur une partie du nord du comté de Prince, il y a eu dimanche huit jours. L'ouragan venait du nord-ouest, et s'est abattu avec plus de sévérité dans les environs de Bloomfield et de l'ouest, soit sur une étendue de cinq miles de longueur, de sorte que les dégâts n'ont pas été considérables. Une grange a été renversée, le toit d'une maison emporté, une partie de la maison d'école démolie, et les clôtures et les arbres sur le passage du cyclone ont été renversés. Les récoltes n'ont pas été endommagées.

Les nouvelles qui nous arrivent de l'île St-Jean sont des plus encourageantes relativement à la moisson. Le blé semé de bonne heure est excellent dans toutes les parties de l'île. Les patates et les navets promettent un rendement énorme. La récolte de la baillarge sera aussi magnifique. L'avoine n'atteindra pas la moyenne.

Il devient de plus en plus apparent que la récolte des pommes sera presque nulle dans certaines parties de la province. Plusieurs cultivateurs des environs de Canning qui avaient l'habitude de vendre annuellement de 120 à 200 quarts de pommes en auront que 10 à 15 quarts cette année, et quelques uns pas du tout.

Un garçon de 16 ans, fils de M. James Hassett, de New-Tusket, s'est noyé, samedi, en se baignant dans la baie Mistake, à huit milles de Digby. On a trouvé son corps.

La construction des bâtiments est très active dans le comté de Cumberland. Il y a deux goélettes sur les chantiers aux Deux-Rivières, deux à l'Avocat Harbour. On en construit aussi à Vile Spencer, à Eathonyate, Wardis Brook, Balchford, Diligent et Brookville.

La mine de cuivre sur l'île Simpson, située dans la baie de Passamaquoddy, près d'Eastport, Maine, et appartenant à J. H. Jenkins et John F. Crowe d'Halifax, a été vendue à une compagnie américaine pour la somme de \$225,000. Une compagnie vient de former à Boston pour exploiter cette mine ; elle a un capital de \$1,000,000.

Trois marins de la frégate *Canada*, nommés Stewart, Taylor et Benckson, allèrent faire une promenade en chaloupe dans le bassin de Bedford, à Halifax, en juillet 1887, et l'on n'en avait pu de nouvelles depuis. Seulement on trouva sur le rivage une ou deux épaves de la chaloupe. On crut qu'ils avaient péri au milieu d'une tempête. Après un laps de temps de trois ans, on a trouvé la chaloupe. Des pêcheurs l'ont ramené à la surface de l'eau, et l'on a trouvé au fond de la chaloupe des morceaux de vêtement des infortunés marins.

Le capitaine Blinkhorn, de la goélette *Bessie*, est arrivé vendredi à Halifax de la Pointe Noire et raconte une triste histoire. Mercredi, il partit en compagnie de la goélette *Wave* de la Rivière-aux-Pommes. Pendant la tempête de la nuit les deux vaisseaux virent en collision, et furent ensuite séparés l'un de l'autre. La *Bessie* alla s'échouer sur le banc de la Pointe Noire. Les hommes de l'équipage gagnèrent le rivage sur des radeaux construits avec le bois qui se trouvait sur le pont.

La *Wave* donna contre un écueil à peu de distance et sombra. Tout le monde qui se trouvait à bord, y compris une fille du nom de Smith, se noya.

La fonderie de M. A. Robb et fils, à Anherst, et toutes ses dépendances avec leur contenu sont devenues la proie des flammes, jeudi sur les onze heures du soir. Environ une centaine d'hommes se trouvèrent sans emploi. Les édifices incendiés couvraient une étendue de 200 pieds carrés et étaient situés sur la rue Laplance, près de la traversée de l'Intercolonial. On n'a su aucune batterie, excepté la chambre de la bouilloire et les hangars où se trouvaient les patrons. On a pu sauver les livres et le mobilier du bureau.

Plusieurs chars appartenant à l'Intercolonial ont été en partie détruits, et une grande quantité de bois est devenue la proie des flammes. Les pertes sont évaluées à \$50,000 et les assurances s'élèvent à \$13,500.

Deux maisons appartenant à M. Bailey Palmer et à M. H. Handwright ont été complètement détruites ; on a pu sauver la plus grande partie de leur contenu. Le feu a pris en plusieurs endroits de la ville, mais on a réussi à l'éteindre avant que des dommages n'aient été causés.

Yarmouth. La première élection du maire et des conseillers de cette ville, d'après l'acte d'incorporation, doit avoir lieu ici mercredi 10 du courant. Les aspirants à la mairie sont MM. E. K. Spinney et J. J. Lovitt. Les noms des candidats conseillers ne sont pas encore connus.

LE DU PRINCE-EDOUARD.

On a inauguré une nouvelle industrie sur l'île cette année : c'est l'exportation des framboises. Durant la semaine dernière il en a été expédié vingt-cinq quarts à Boston.

M. Joseph O. Arsenault, instituteur, et neveu de l'hon. J. O. Arsenault, a été nommé au poste qu'occupait M. McSwain, à l'école normale de Charlottetown. Nos félicitations à notre compatriote.

Le Rev. James Morrison, D. D., Ph. D., de St. Andrews, I. P. E., est arrivé sur l'île, mardi de la semaine dernière. Le révérend docteur a fait son cours théologique au collège de la Propagande, à Rome, où il a reçu ses degrés à la clôture de la dernière année académique de cette institution.

Un véritable cyclone, accompagné de tonnerre et d'éclairs et d'une pluie torrentielle, est passé sur une partie du nord du comté de Prince, il y a eu dimanche huit jours. L'ouragan venait du nord-ouest, et s'est abattu avec plus de sévérité dans les environs de Bloomfield et de l'ouest, soit sur une étendue de cinq miles de longueur, de sorte que les dégâts n'ont pas été considérables. Une grange a été renversée, le toit d'une maison emporté, une partie de la maison d'école démolie, et les clôtures et les arbres sur le passage du cyclone ont été renversés. Les récoltes n'ont pas été endommagées.

Les nouvelles qui nous arrivent de l'île St-Jean sont des plus encourageantes relativement à la moisson. Le blé semé de bonne heure est excellent dans toutes les parties de l'île. Les patates et les navets promettent un rendement énorme. La récolte de la baillarge sera aussi magnifique. L'avoine n'atteindra pas la moyenne.

Il devient de plus en plus apparent que la récolte des pommes sera presque nulle dans certaines parties de la province. Plusieurs cultivateurs des environs de Canning qui avaient l'habitude de vendre annuellement de 120 à 200 quarts de pommes en auront que 10 à 15 quarts cette année, et quelques uns pas du tout.

Un garçon de 16 ans, fils de M. James Hassett, de New-Tusket, s'est noyé, samedi, en se baignant dans la baie Mistake, à huit milles de Digby. On a trouvé son corps.

La construction des bâtiments est très active dans le comté de Cumberland. Il y a deux goélettes sur les chantiers aux Deux-Rivières, deux à l'Avocat Harbour. On en construit aussi à Vile Spencer, à Eathonyate, Wardis Brook, Balchford, Diligent et Brookville.

La mine de cuivre sur l'île Simpson, située dans la baie de Passamaquoddy, près d'Eastport, Maine, et appartenant à J. H. Jenkins et John F. Crowe d'Halifax, a été vendue à une compagnie américaine pour la somme de \$225,000. Une compagnie vient de former à Boston pour exploiter cette mine ; elle a un capital de \$1,000,000.

Trois marins de la frégate *Canada*, nommés Stewart, Taylor et Benckson, allèrent faire une promenade en chaloupe dans le bassin de Bedford, à Halifax, en juillet 1887, et l'on n'en avait pu de nouvelles depuis. Seulement on trouva sur le rivage une ou deux épaves de la chaloupe. On crut qu'ils avaient péri au milieu d'une tempête. Après un laps de temps de trois ans, on a trouvé la chaloupe. Des pêcheurs l'ont ramené à la surface de l'eau, et l'on a trouvé au fond de la chaloupe des morceaux de vêtement des infortunés marins.

Le capitaine Blinkhorn, de la goélette *Bessie*, est arrivé vendredi à Halifax de la Pointe Noire et raconte une triste histoire. Mercredi, il partit en compagnie de la goélette *Wave* de la Rivière-aux-Pommes. Pendant la tempête de la nuit les deux vaisseaux virent en collision, et furent ensuite séparés l'un de l'autre. La *Bessie* alla s'échouer sur le banc de la Pointe Noire. Les hommes de l'équipage gagnèrent le rivage sur des radeaux construits avec le bois qui se trouvait sur le pont.

La *Wave* donna contre un écueil à peu de distance et sombra. Tout le monde qui se trouvait à bord, y compris une fille du nom de Smith, se noya.

La fonderie de M. A. Robb et fils, à Anherst, et toutes ses dépendances avec leur contenu sont devenues la proie des flammes, jeudi sur les onze heures du soir. Environ une centaine d'hommes se trouvèrent sans emploi. Les édifices incendiés couvraient une étendue de 200 pieds carrés et étaient situés sur la rue Laplance, près de la traversée de l'Intercolonial. On n'a su aucune batterie, excepté la chambre de la bouilloire et les hangars où se trouvaient les patrons. On a pu sauver les livres et le mobilier du bureau.

Plusieurs chars appartenant à l'Intercolonial ont été en partie détruits, et une grande quantité de bois est devenue la proie des flammes. Les pertes sont évaluées à \$50,000 et les assurances s'élèvent à \$13,500.

Deux maisons appartenant à M. Bailey Palmer et à M. H. Handwright ont été complètement détruites ; on a pu sauver la plus grande partie de leur contenu. Le feu a pris en plusieurs endroits de la ville, mais on a réussi à l'éteindre avant que des dommages n'aient été causés.

Yarmouth. La première élection du maire et des conseillers de cette ville, d'après l'acte d'incorporation, doit avoir lieu ici mercredi 10 du courant. Les aspirants à la mairie sont MM. E. K. Spinney et J. J. Lovitt. Les noms des candidats conseillers ne sont pas encore connus.

LE DU PRINCE-EDOUARD.

On a inauguré une nouvelle industrie sur l'île cette année : c'est l'exportation des framboises. Durant la semaine dernière il en a été expédié vingt-cinq quarts à Boston.

M. Joseph O. Arsenault, instituteur, et neveu de l'hon. J. O. Arsenault, a été nommé au poste qu'occupait M. McSwain, à l'école normale de Charlottetown. Nos félicitations à notre compatriote.

Le Rev. James Morrison, D. D., Ph. D., de St. Andrews, I. P. E., est arrivé sur l'île, mardi de la semaine dernière. Le révérend docteur a fait son cours théologique au collège de la Propagande, à Rome, où il a reçu ses degrés à la clôture de la dernière année académique de cette institution.

Un véritable cyclone, accompagné de tonnerre et d'éclairs et d'une pluie torrentielle, est passé sur une partie du nord du comté de Prince, il y a eu dimanche huit jours. L'ouragan venait du nord-ouest, et s'est abattu avec plus de sévérité dans les environs de Bloomfield et de l'ouest, soit sur une étendue de cinq miles de longueur, de sorte que les dégâts n'ont pas été considérables. Une grange a été renversée, le toit d'une maison emporté, une partie de la maison d'école démolie, et les clôtures et les arbres sur le passage du cyclone ont été renversés. Les récoltes n'ont pas été endommagées.

Les nouvelles qui nous arrivent de l'île St-Jean sont des plus encourageantes relativement à la moisson. Le blé semé de bonne heure est excellent dans toutes les parties de l'île. Les patates et les navets promettent un rendement énorme. La récolte de la baillarge sera aussi magnifique. L'avoine n'atteindra pas la moyenne.

Il devient de plus en plus apparent que la récolte des pommes sera presque nulle dans certaines parties de la province. Plusieurs cultivateurs des environs de Canning qui avaient l'habitude de vendre annuellement de 120 à 200 quarts de pommes en auront que 10 à 15 quarts cette année, et quelques uns pas du tout.

Un garçon de 16 ans, fils de M. James Hassett, de New-Tusket, s'est noyé, samedi, en se baignant dans

FEUILLETON

LES INTRIGUES DE SABINE

La Savinière, septembre 187.

Je suis à la campagne chez mon oncle. La conversation de mon oncle est charmante et nourrie. Néanmoins, elle s'arrête quelquefois et me laisse des loisirs. L'idée m'est venue de le occuper par quelque travail littéraire. On écrit généralement si mal aujourd'hui que je crois pouvoir manier une plume à peu près comme tout le monde, quoique je n'aie guère écrit jusqu'ici que des télégrammes. Il y a dans un château du voisinage chez des amis de mon oncle une bibliothèque assez riche et dont je puis disposer : comme elle contient un grand nombre de documents relatifs au XVIIe siècle, ma première pensée a été de les utiliser pour récrire l'histoire de Louis XIV, qui a été manquée par Voltaire. Mais toutes réflexions faites, je préfère écrire la mienne, la quelle m'intéresse davantage. Le lecteur, si j'en ai jamais un, conviendra qu'il a plus de plaisir à se regarder dans sa glace qu'à voir les traits de tout autre individu. C'est mon cas.

J'ai trente ans. Je suis grand, flexible, élégant d'un blond tirant sur le roux. Je valse bien et je monte bien à cheval. Relativement à ma personne physique, la postérité n'en saura pas davantage. Sous le rapport intellectuel, j'ai quelque lecture; sous le rapport moral, je ne suis pas d'un mauvais naturel. Je ne me connais même, à proprement parler, qu'un défaut, c'est de ne rien prendre au sérieux, ni sur la terre ni dans les cieux. — Il y a quelques années, quand je vis disparaître à l'horizon cette belle tête de vieillard que j'avais coutume d'appeler le bon Dieu, je me souviens que je pleurai. Une gaieté serene et imperturbable, depuis ce moment, fait le fond de mon heureux caractère. On se figure, dans les classes subalternes de la société, que l'aristocratie française est un conservatoire de superstitions surannées. L'erreur, du moins en ce qui me concerne, est complète. Je fais sans doute aux convenances les sacrifices nécessaires; mais, du reste, je déclare que le positiviste le plus radical, le franc-maçon le plus endurci, le plus farouche affilié de la Marianne, ne sont que des vieilles femmes pétrées de préjugés auprès du gentilhomme qui écrit ces lignes.

Mon oncle, cependant, a entrepris de me faire épouser une jeune fille, qui non seulement est elle-même d'une piété exceptionnelle, mais dont toute la famille paraît être plongée dans la plus basse dévotion. C'est ce piquant épisode de ma vie qui me semble véritablement mériter d'être étudié et buriné au jour le jour par un observateur bien informé. C'est ce point unique de ma modeste biographie que je me propose de traiter dans ces pages, me rapportant du passé ce qui est nécessaire pour l'intelligence du présent, et laissant l'avenir aux dieux immortels.

Je me nomme Bernard-Maurice de Montauré, vicomte de Vaudricourt. Nous avons dans nos armes les besants des croisades, ce qui est toujours agréable. Mon oncle est le comte de Montauré de Vaudricourt, aîné et chef de notre famille. Il a perdu il y a quelques années son fils unique, et je suis devenu le seul héritier du nom. Nous désirons l'un et l'autre que ce nom ne s'éteigne pas; mais nous avons longtemps différé de sentiment sur la manière de le perpétuer. Mon oncle prétendait m'en donner le privilège. Il était veuf et je l'engageai vivement à se remarier : je lui faisais observer qu'il paraissait encore vert et qu'il avait la mine d'un homme à qui toute pensée d'avenir n'est pas interdite; mais, à cet égard, je n'ai jamais pu vaincre sa résistance, fondée apparemment sur des raisons dont il était le meilleur juge.

Mon oncle fut touché, — bien à tort, — du désintéressement dont je semblais faire preuve en le pressant à se remarier. La vérité est qu'entre deux mots je choisisais le moindre, et que j'aimais mieux encore sacrifier sa succession que de hasarder ma personne, ma liberté et mon honneur dans l'aventure redoutable du mariage. Toutefois, quoique je ne sois pas, comme je l'ai laissé entendre, surchargé de croyances, je ne méconnais pas un certain nombre de devoirs. Un des miens est incontestablement de sauver du néant notre vieux nom de famille, ainsi que nos besants d'or sur fond de guesules, et, comme il n'existe malheureusement pas d'autre moyen, pour arriver à cet effet, de la légitimes, il a été convenu en principe, depuis bientôt quatre ans que je prendrais femme et que j'aurais beaucoup d'enfants.

Cette convention arrêtée, mon oncle, animé d'une impatience sénile, me pressa de passer immédiatement à l'exécution. Ce fut alors que je me mis à étudier avec un intérêt tout nouveau une variété de jeunes mondaines qui m'avaient laissé jusque-là indifférent. — Je tentais de parler de jeunes filles. — Je croyais connaître parfaitement les femmes, mais en étant toujours occupé avec le plus grand plaisir. Quant aux jeunes filles, je les ignorais, ou du moins, je croyais les ignorer. A ma vive surprise, et je dois ajouter à mon vif regret, je reconnus qu'il y avait, à Paris du moins, — une très faible différence d'une variété à l'autre, et que même à l'heure qu'il est, beaucoup de

femmes pourraient prendre avec avantage des leçons des jeunes filles sur toutes les matières.

Je me souvins qu'un jour ma vieille et excellente amie, la duchesse du Castel-Moret, donna, dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, un bal blanc, composé exclusivement de jeunes personnes de quinze à vingt-deux ans. Cette petite fête fut étroitement consacrée. J'avais fait connaître à la duchesse de mes dispositions matrimoniales, et elle avait bien voulu réunir sous mes yeux une élite de jeunes filles à marier, m'assurant que je n'aurais qu'à tendre la main au hasard pour tomber sur une perle. Effectivement, toutes ces gracieuses filles, blanches et roses, dansent entre elles avec candeur, offraient un spectacle qui respirait l'innocence à un tel degré, que mon seul embarras, dans cette circonstance, paraissait devoir être l'embarras du choix.

C'était par une belle journée de juin. Après les sauteries, ces demoiselles se répandirent dans le jardin de l'hôtel, où le thé était servi sur une pelouse. Je m'étais assis derrière un bouquet de rhododendrons et j'étais en mesure de mettre de l'ordre dans mon pauvre cœur, quand un de ces groupes vint à passer de l'autre côté du massif. Elles étaient trois, toutes trois causant à demi-voix avec des riens frais comme l'aurore et de grands yeux naïvement ouverts comme des fleurs. Je prêtai l'oreille. Je ne relaterai pas le propos que j'eus la stupeur d'entendre sortir de ces lèvres virginales, je dirai simplement qu'ils auraient fait rougir un singe.

La jeune duchesse, qui est d'un temps meilleur, m'assura, quand je lui rapportai ce propos que de sa vie ni de ses jours elle n'avait entendu choses pareilles, et que même elle ne savait pas au juste ce que ces demoiselles avaient voulu dire. Mais on dit couramment aujourd'hui dans le monde nombre de choses dont nos mères, et à plus forte raison nos grand-mères, n'avaient jamais ouï parler.

Je ne pense pas que la précocité des jeunes filles du monde en ce temps-ci doive être attribuée à l'insouciance morale des mères. Je rends volontiers cette justice aux mères que toutes sans exception, quelle que soit leur moralité personnelle, désirent faire de leurs filles d'honnêtes femmes. Ce qui leur manque pour atteindre un but si louable, c'est la plus faible dose du plus vulgaire bon sens. Il n'y a, en effet, que l'aveuglement des maris à l'égard de leurs femmes qui soit comparable à l'aveuglement des mères à l'égard de leurs filles. Elles semblent persuadées que tout, dans la nature, est susceptible de corruption, excepté leur filles. Leurs filles peuvent braver les plus dangereux contacts, les plus troubles spectacles, les entretiens les plus équivoques; peu importe! Tout ce qui passe par les yeux, par les oreilles et par l'intelligence de leurs filles se purifie instantanément. Leurs filles sont des salamandres qui peuvent impunément traverser le feu, fut-ce le feu de l'enfer. Pétrifiée de cette agréable conviction, une mère n'hésite pas à livrer sa fille à toutes les excitations dépravées de ce qui appelle le mouvement pharisien, lequel n'est autre chose, en réalité, que la mise en train des sept péchés capitaux.

Au surplus, ces pauvres mères, comme ces pauvres filles, méritent tout l'indulgence du penseur. Elles sont simplement entraînés par le flot qui nous entraîne tous, le flot d'une civilisation de décadence. Un peuple en décadence est, si je ne me trompe, un peuple qui n'a plus que des appétits, et il me semble clair que du haut en bas nous en sommes tous là. Du haut en bas, la jouissance est au jourd'hui la loi unique et l'unique loi. Toute autre religion n'est qu'une bienséance. Il faut en prendre son parti, et le mieux est de la prendre paisiblement.

J'avoue que je m'étais senti un peu ébranlé dans mes projets de mariage par l'incident du bal blanc de la duchesse. Quelques réflexions d'une sainte philosophie me rendirent mon calme et me raffermirent dans mes desseins.

— En vertu de quoi, me dis-je, aurai-je la prétention d'épouser une femme qui vaudrait mieux que moi ? Il est évident, d'après ce que le hasard m'a fait entendre de la conversation de ces jeunes filles, que l'idéal tient peu de place dans leur pensée; mais en tient-il davantage dans la mienne ? — Il est évident qu'elles ne sont chrétiennes, de ce nom, et qu'elles nagent d'ailleurs corps et âme en plein matérialisme païen. — Mais je leur en offre autant : — un homme, en définitive, doit se contenter de la femme qu'il mérite réciproquement. Et même bon qu'il en soit ainsi. Autrement il n'y aurait ni harmonie ni équilibre dans le ménage. Est-ce que je me marie d'ailleurs avec des vues chimériques ? Est-ce que j'espère trouver un roman dans le mariage ? Ne l'y apportant pas, je ne vois pas pourquoi je l'y trouverais. Non ! ce que je demande au mariage, bienséance, confortable de la vie, respectabilité, descendance légitime, bonne cuisine bourgeoise, il n'y a pas une de ces aimables filles qui ne soit fort capable de m'en favoriser. Cela suffit. Ma femme me générair infiniment si elle m'emménait dans les bois au clair de la lune pour me parler de l'immortalité de l'âme.

Par suite de cette délibération intime, je résolus d'épouser, comme tout le monde, la première venue, pourvu qu'elle réunît quelques convenances élémentaires. — Toutefois, un peu refroidi malgré

tout, je résolus de ne pas me presser. Mon oncle, précisément à cette époque, c'est-à-dire il y a deux ans, quitta Paris pour aller habiter la campagne, et par conséquent, me laissa un peu respirer. Il quittait Paris pour des motifs mystérieux. Il avait adoré le boulevard et l'adorait toujours. Il adorait encore beaucoup de choses essentiellement parisiennes; mais elles ne lui procuraient plus autant d'agrément qu'autrefois, et cela l'ennuyait. Bref il abdiqua, partit pour son château de la Savinière sis entre la Normandie et Bretagne, et s'y occupa d'élevage. Depuis ce temps, je suis devenu un veuf fidèle et attentif le soir à peu près une fois tous les trois mois, passant une nuit en wagon pour aller, une autre nuit pour revenir, et jamais plus d'un jour au château. Je ne suis pas étranger aux sentiments de famille, je connais les devoirs qu'ils imposent; mais ces devoirs ont une limite, et je l'aurais dépassée si j'étais resté plus de douze heures à la campagne dont l'odeur seule m'incommode.

Mon oncle, qui a la faiblesse d'aimer ma compagnie (comme, du reste, j'aime la sienne), a cependant trouvé moyen de me retenir depuis plusieurs semaines en son château de La Savinière, au sein de cette campagne détestée. J'ai recue de lui il y a environ quatre mois la lettre que voici :

« J'ai découvert sur ma propriété, mon cher Bernard, un terrain admirablement disposé pour y courir un steeple-chase : vaste hippodrome, prairies et bruyères, barrières, banquettes, dunes, amphithéâtre de collines pour les spectateurs, tout y est à souhait; c'est à moitié route entre le château et la ville de S., chef-lieu du département, à trois kilomètres de distance l'un de l'autre. La ville pourrait donc fournir quelques-uns des éléments d'une société de ce genre — musique, autorités, public. — J'en ai parlé au préfet, au trésorier général, au maire; ces trois dignitaires (tous grands républicains discrets, le trésorier général surtout), ont chancelé et applaudi à mon idée. Le préfet promet de faire voter les fonds par son conseil général, le maire promet la fanfare et les pompiers, le trésorier général le feu d'artifice. A moi, Bernard, et à toi de faire le reste. Je sais, mon ami, combien tu aimes ce genre de sport et combien tu regrettes que les occasions en soient si rares en France. Tu n'auras, je pense, qu'à dire un mot à Soula-ville, à Verviers, et à Cadières pour nous assurer leurs concours enthousiastes. J'écris moi-même au duc, à Dawson, à Gardiner, et à Courvaux. J'offre, bien entendu, à tes amis comme aux miens, la plus large hospitalité dans mon manoir. Pour leur commodité et pour la tienne, nous fixerons la date à la semaine qui suit la course de Caen. De cette façon, le déplacement sera peu de chose, et nous pourrions bénéficier en partie du brillant public de Caen et de Deauville. — Ne dis pas non, Bernard; cette fête, que j'espère rendre annuelle, est la dernière joie que ton vieil oncle puisse goûter en ce monde, et tu ne voudrais pas la lui refuser. »

J'ai l'innocence d'un enfant, et je tombai en plein dans le piège que mon oncle m'avait habilement tendu en faisant appel à une de mes plus nobles passions, la passion du steeple-chase. Sans soupçonner la pensée machiavélique que cet enfant sous son apparente bonhomie, je me mis à sa disposition. Je lui recrutai quelques adhérents parmi mes amis; il en recruta parmi les siens. Bref, le 8 août dernier, nous tombions en bande chez mon oncle, Verviers, Gardiner, Dawson, Cadières et moi; quelques autres revenants de Deauville et de Caen se logèrent dans la ville voisine et y répandirent une douce animation.

Mon oncle, très expert en ces matières, avait si bien tracé la piste et combiné les obstacles que nous n'eûmes rien à y changer. La course eut lieu le surlendemain 10 août, qui était un dimanche. Ce fut un beau spectacle. Tout le pays était soulevé. Le rappel battait dans les rues de l'aurore. Les gentlemen des environs avaient tiré leurs armoirs leurs bottes molles et leurs pantalons moux, et leur domino de l'air avec fierté. L'aristocratie locale s'élevait sur une vaste tente de couil pavoisée de drapeaux et offerte par mon oncle. Le reste de la population en habits de fête garnissait l'hémicycle des collines et s'y livrait à de modestes agapes. La musique jouait la *Marseillaise*. (Il n'y a pas de plaisir pur) et les pompiers contenaient la foule.

Nous étions huit à courir. Je montais le cheval du duc, — *Talbot II*. Gardiner et Verviers restèrent dans la douve; Courvaux se démit l'épaule à la banque. Je flaisais pendant ce temps-là comme un dard, et j'arrivai excellent premier, battant Carillon de sept à huit longueurs. La course avait été dramatique; elle avait excité au plus haut degré les passions des spectateurs, et je fut accueilli par une bryante ovation. Comme je promenaiss dans un ordre sévère et sec, avec ce goût de l'inconfortable qui caractérise si éminemment nos pères, Co n'est pas le nid qu'on imaginerait pour un oiseau bleu comme mademoiselle Alette. Nous l'y trouvâmes cependant fort vivante et prospère, et visiblement émerveillée par notre visite. Quoique mon oncle s'en défendit, il était évident qu'il avait laissé entrevoir aux grands parents ses secrètes espérances, et que mademoiselle Alette en avait saisi quelque-

celle de l'admiration banale que peut inspirer le vainqueur d'une course. — Non, il était clair que j'étais pour ces dames, et en particulier pour cet enfant blond cendré, quelque chose de plus — sans doute un être annoncé, attendu, précédé par une certaine renommée de boulevard, de club et de sport, par une certaine réputation à demi scandaleuse, par un vague parfum de galanterie, d'élégance et d'aventure. Je regrettais de ne pas reconnaître que j'avais l'apparition d'une pareille fleur des bois devant mener des graves désordres dans ces imaginations de province ?

Pour couronner la fête, mon oncle donna le soir un bal où la ville et les environs étaient conviés, et dont la femme et les filles du général voulurent bien faire les honneurs. Je valais avec une de ces dames, quand mes yeux rencontrèrent soudain le regard de la jeune fille blonde que j'avais remarquée dans la tribune; ce regard me suivait dans le tourbillon avec cette curiosité un peu craintive, mais incessante et appliquée qui m'avait tant frappé. Ma manière impétueuse de valser, qui ressemble à un enlèvement, paraissait l'étonner et la ravir. J'allai trouver mon oncle :

— Mon oncle lui dis-je, voici là-bas une jeune personne qui meurt d'envie de valser avec moi; je prétends lui faire ce plaisir; veuillez me présenter.

Un fin sourire, qui me donna à penser, illumina les traits fatigués de mon oncle, et il s'empressa de me conduire devant la groupe de famille qui encastrait sévèrement ma jeune admiratrice : — Mademoiselle, dit-il, permettez-moi, avec l'autorisation de madame votre mère, de vous présenter un valseur. — mon neveu, le vicomte de Vaudricourt. — Mon neveu, mademoiselle Alette de Courvaux.

Mademoiselle Alette rougit sensiblement ; — Très reconnaissant !... murmura-t-elle ; mais je ne valse pas. Elle refusait !... elle refusait !... — Je restai muet pendant quelques secondes dans la pénible situation d'un homme qui voit repousser ses bienfaits de la manière la plus inattendue, et même la plus inepte. — Enfin, me remettant :

— Pas de mazurke non plus, Mademoiselle ! — Pas davantage ! — Oserai-je me rabattre sur un quadrille ? — Elle sourit faiblement, presque ironiquement, par Jupiter ! en me répondant :

— Si vous voulez ! Sur cette heureuse conclusion d'une négociation laborieuse, le groupe de famille, composé d'une mère, d'une tante, d'un oncle et d'un frère, s'épanouit simultanément avec un soupir de soulagement et de satisfaction.

Le quadrille se formaient un même instant et j'y pris place avec mademoiselle Alette. Ses cheveux, — de cette étrange couleur de cendre fine, — étaient un peu brouillés sur sa tête et entremêlés de quelques feuilles de bois. Elle était charmante. — Elle n'est pas grande. Les pieds menues d'une fée qui danse sur la bruyère. Bien faite dans sa petite taille, naturellement élégante, parfaitement distinguée. Je ne sais quoi de transparent dans sa personne. Sur le visage et dans les yeux une expression singulière mêlée de timidité et de vaillance, de candeur et d'aigreur. Ces mêmes traits se trouvent dans son langage, avec une pointe de gaieté malicieuse par échappées. Pardessus tout un air de pureté et d'honnêteté inattaquables. Voilà l'air qu'elle a. D'ailleurs, elle me rappelle trop bien mes surprises du bal blanc de la duchesse pour me promener sur le fond des choses. Quoiqu'il en soit, c'est une jeune personne intéressante.

Elle fut naturellement pendant la quadrille fort intimidée et peu prolixes. Je la rassurai de mon mieux, et j'essayai avec mansuétude de la mettre à son aise. A propos de la solennité du jour, nous parlâmes chevaux ; elle monta elle-même à cheval habilement avec son oncle l'admiral, et quelquefois avec son frère, qui est enseigne de vaisseau.

— Ils montent tous deux comme des moutons, me dit-elle en riant. C'est moi qui leur donne des leçons. Moi, ajouta-t-elle c'est mon père qui m'avait appris.

En la reconduisant à sa place, j'adressai quelques bonnes paroles à la mère, à la tante, à l'admiral et à une jeune enseigné, puis laissant cette respectable famille la bouche ouverte sous l'impression de ma condescendance, je me perdais dans la foule.

Telle fut ma première rencontre avec mademoiselle Alette de Courvaux, dont je soupçonnais dès ce moment que mon oncle rêvait faire ma fiancée. — La seconde eut lieu deux jours plus tard au château de Varville, résidence des Courvaux, où mon oncle m'avait entraîné sous prétexte d'une politesse de voisinage. C'est un grand manoir à toits pointus et surbaissés dont les aménagements intérieurs sentent la province. Les meubles, beaux et massifs, y sont rangés dans un ordre sévère et sec, avec ce goût de l'inconfortable qui caractérise si éminemment nos pères. Co n'est pas le nid qu'on imaginerait pour un oiseau bleu comme mademoiselle Alette. Nous l'y trouvâmes cependant fort vivante et prospère, et visiblement émerveillée par notre visite. Quoique mon oncle s'en défendit, il était évident qu'il avait laissé entrevoir aux grands parents ses secrètes espérances, et que mademoiselle Alette en avait saisi quelque-

chose au vol. Tous ces braves gens en effet, m'examinant, m'étudiaient et me scrutèrent avec une intensité hypnotique qui devait les fatiguer extraordinairement.

Ce même jour, comme nous retournions à la Savinière au pas de nos chevaux, mon oncle enfin m'ouvrit son cœur.

— C'était, me dit-il, une de ces occasions qui ne se rencontrent pas deux fois dans la vie d'un homme. — Une fille d'élite, un physique délicieux, une éducation supérieure, un beau nom, une fortune déjà grande dans le présent, magnifique dans l'avenir. — Une tante vieille fille, un oncle animal et gargon, un autre oncle éyèque et gargon aussi... naturellement... bref la perfection !

(A suivre)

Santé vaut mieux que richesse. Un homme sans religion ressemble au malade qui cherche à se persuader qu'il est bien portant et que tout médecin lui est inutile.

CATARRHE DU RYNE. BAUME NASAL. CALME, NETTOIE, CURET.

FULFORD & CO., BROOKVILLE, ONT.

LOTTERIE NATIONALE ! CLASSE D NOMENCLATEURS DES LOTS.

STEAMERS. YARMOUTH S. S. CO. LIMITED.

Ciede Paquebots à Vapeur DE ANNAPOLIS. EVANGELINE DIGBY et ANNAPOLIS.

OR PLAQUE SOLIDE.

Le Printemps est Venu AINSI TOUTES LES MARCHANDISES DE PRINTEMPS.

UN PROLONGEMENT DE TEMPS.

L'Emulsion d'Huile de Foie de Morue de Puttner.

BROWN BROS & CO CHEMISTS & DRUGGISTS.

Pilules Purgative de Parsons FONT UN RICHE SANG NOUVEAU.

DIPHTHERIE. CROUP, ASTHME, BRONCHITE, NEURALGIE, RHUMATISME.

FAIT PONDRER LES POULES. CHOLELA DES FOULETS ET DES PORCS.

ORGUES ! PIANOS ! LE GRAND ENTREPOT DE Musique Instrumentale des Provinces Maritimes.

Mason & Hamlin, Bell & Co. W. H. JOHNSTON, 121 et 123 HOLLIS STREET, HALIFAX, N.-E.

AGENTS DES LOTS. BUREAUX : 19 Rue Saint-Jacques, MONTREAL, CANADA.

WEYMOUTH Tailoring Establishment. GRANDS MARCHES CHEZ E. P. COMEAU TAILLEUR.

"MELTONS" de différentes qualités, couleurs et nuances.

NOUS AVONS en main (pour hommes et jeunes gens) les meilleurs TWEEDS, les DROPS d'Italie de la meilleure fabrique.

VENEZ VOIR POUR VOUS MEME. Habits taillés sur demande et à bas prix.

E. P. COMEAU, Tailleur, WEYMOUTH BRIDGE, N.-E.

W. MILLER'S AMERICAN SHOE STORE. 277 MAIN STREET, YARMOUTH, N. E.

LIVRES CANADIENS

RAMEAU DE SAINT PERE. UNE COLONIE FÉODALE EN AMÉRIQUE. LACADIE DE 1604 à 1881, 2 vols. in-12 avec une carte \$2.00.

GRANGER FRÈRES, Libraires-Éditeurs, MONTREAL.

ELECTRIC. SHOE DRESSING? It is not a polish but a leather preservative.

PRIX DE VENTE, - \$5.87. SAMPLER FREE!

THOMAS GORMAN, MARCHAND DE GROCERIES. VENTE EN GROS, POISSON SEC, SALÉ, FUMÉ, HUILE DE POISSON ETC.

E. J. SMITH, SLEDIAC. LUMBER MERCHANT.

J. C. MUISE, TAILLEUR.

BOSTON MARIN INSURANCE COMPY. PAID UP CAPITAL: \$1,000,000.

L. A. Melanson, MARCHAND-DETAILLEUR, CHURCHPOINT BAIE ST.-MARTIN.

NOUS VENDONS! FARINE DE FLEUR! BLE D'INDRE GROCERIES!